

LYNN MESSINA

Préjugés et orgueil



**Bennet est un homme, Darcy est une femme...
et nous sommes à New York au XXI^e siècle !**

Harper's Bazaar :
l'un des livres de l'année !

DIVA
ROMANCE

« **Un conte moderne et intemporel,
un cocktail d'humour, d'émotion
et de romance !** »

Claire Saim du webzine *Onirik.net*

Tout le monde connaît Darcy : riche, fière, désapprobatrice et froide. Bennet Bethle la connaît lui aussi, ou, du moins, ce type de femme. Travaillant au mécénat du musée Longbourn, un établissement reculé du Queens, il rencontre de nombreuses héritières qui passent leurs journées à se tourner les pouces.

Mais en dépit de son air d'indifférence, l'intérêt de Darcy a été piqué par l'irrévérencieux Bennet, qui la croise fréquemment en compagnie de son amie Charlotte « Bingley » Bingleton.

Charlotte qui souhaite organiser un bal à l'hôtel Netherfield au profit du musée. Enfin, organiser un bal ou draguer le frère de Bennet, on ne sait pas trop quelle est la raison principale.

Cependant, une chose est claire : Bennet n'aime pas Darcy... Mais l'histoire, vous la connaissez, non ?

« **Austen-tatoire ! *Préjugés et orgueil* est
une modernisation ambitieuse du classique
de la littérature anglaise.** »

New York Daily News

Lynn Messina est l'auteur d'une quinzaine de romans, traduits en près de vingt langues. Elle vit à New York avec ses fils. *Préjugés et orgueil* est un best-seller de l'autoédition aux États-Unis.

Traduit de l'anglais par Laura Bourgeois

18 € Prix TTC France
ISBN : 978-2-36812-183-2



PRÉJUGÉS
& ORGUEIL

Lynn Messina

PRÉJUGÉS & ORGUEIL

Traduit de l'anglais par Laura Bourgeois

Roman



Titre original : *Prejudice and Pride*
© 2015 Lynn Messina
Traduit de l'anglais par Laura Bourgeois

Édition française publiée par :
© Diva Romance, une marque des éditions Leduc.s, 2017
29 boulevard Raspail
75007 Paris – France
contact@editionscharleston.fr
www.editionscharleston.fr
ISBN : 978-2-36812-183-2

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :
www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston

REMERCIEMENTS

Comme l'a judicieusement fait remarquer un ami au cours de nos dizaines d'échanges de mails sur la relecture de *Préjugés & Orgueil*, il faut tout un village en briques de Géorgie pour écrire un roman. Un grand merci à leurs habitants : Dawn Yanek, Mark Leydorf, Ariella Papa, Roell Schmidt, Jennifer Lewis, Karen Lanza, Ann-Marie Walsh, Joyce Kehl, et Donna Levy. Je tiens particulièrement à remercier Chris Catanese pour avoir gardé la boutique. Sans toi, tout ne serait plus que ruines.

CHAPITRE I

Bennet Bethle en a plus qu'assez des vérités universellement reconnues.

Bien entendu, il sait apprécier la pertinence d'informations que seuls le savoir et l'expérience ont permis d'acquérir.

Malheureusement, les déclarations de son supérieur ne relèvent d'aucune de ces catégories et se limitent, au mieux, à une simple opinion élevée au rang d'aphorisme.

L'affirmation du jour, prononcée alors qu'il beurre un *bagel* avec une cuillère – car Mr Meryton n'est pas fichu de trouver un couteau – est très simple : tout célibataire pourvu d'une belle fortune doit nécessairement défendre une grande cause en s'engageant dans la vie associative. Le degré d'intérêt que porte la personne à la cause défendue – qu'elle soit culturelle, éthique, ou politique – importe peu.

Tout à fait conscient de l'incapacité de Meryton à exprimer en une phrase ce qui peut être passionnément seriné en huit, Bennet ne lève pas les yeux de l'écran de son ordinateur. Non, il préfère plutôt ouvrir un mail du directeur des partenariats

culturels de Venture Marts, confirmer le rendez-vous, noter la date dans son agenda, et classer le message dans le dossier correspondant. Le jeune homme blond assis au bureau qui lui fait face continue lui aussi de pianoter, et pendant trois minutes, le babillage volubile de Meryton est rythmé par le cliquetis des deux claviers.

Lorsque soudain le directeur du musée Longbourn finit par se taire, la petite pièce s'emplit d'un étrange silence.

Bennet lève enfin les yeux vers son patron.

Ceux de Meryton, marron foncé et ronds comme des noix, pétillent d'excitation et d'impatience.

— Vous avez entendu ce que je viens de dire ? Le Netherfield a une nouvelle locataire.

Alors que l'image de l'hôtel style Beaux-Arts de la Cinquième avenue lui apparaît, avec ses hautes fenêtres cintrées et ses balustrades gracieuses, Bennet se demande ce qui peut bien susciter tant d'enthousiasme. Malgré une inauguration malheureuse trois jours seulement avant le krach boursier de 1929, le Netherfield a réussi à survivre à la Grande Dépression et à séduire une clientèle internationale en quête d'un New York rétro pourvu d'un élégant salon de thé. Désormais, l'hôtel culmine en tête de toutes les listes des meilleurs endroits où séjourner à Manhattan.

— Ah oui, j'ai lu quelque part que les hôtels faisaient ça maintenant : louer des chambres, lance Bennet. C'est la dernière tendance, ils appellent ça des clients.

Sa petite remarque désinvolte n'a rien pour amuser Meryton, déçu une fois encore par l'incapacité de son jeune employé à voir le monde dans un grain de sable. À l'annonce d'une locataire au Netherfield, toute personne devrait immédiatement penser à l'appartement indécent de trois étages qui couronne

l'auguste hôtel ! La première chose qui devrait venir à l'esprit est la distribution des trente-trois pièces du logement : au premier, trois chambres, la bibliothèque, un salon, la cuisine, la salle à manger, et les salles de réception des ailes nord et sud ; au second, le grand salon et l'ancienne salle de bal de l'hôtel, deux chambres, et la terrasse circulaire ; et enfin les chambres du troisième, avec chacune un dressing plus spacieux qu'un studio à Red Hook.

— Le penthouse ! ajoute un Meryton trépidant d'excitation. Le penthouse du Netherfield est enfin loué ! Il était vacant depuis des lustres !

Le gentleman à la chevelure blonde, saisissant l'importance d'un tel développement et peu désireux de rire aux dépens de son employeur, se carre dans son fauteuil et l'observe pensivement.

— Qui le loue ?

Meryton inspire profondément, savourant l'instant avant d'annoncer avec une délectation non dissimulée :

— Charlotte Bingston. Oui, comme les Bingston de Boston. Son père est un génie à l'origine d'un procédé de fabrication en masse des batteries au lithium. Ses gains ont augmenté de 15 % au troisième trimestre et il vaut la bagatelle de 1,2 milliard de dollars en bourse ! Charlotte et ses deux frères sont les seuls héritiers de Bingston, et sa fortune nette, sans compter les investissements immobiliers à Londres, Telluride, et Los Angeles, est estimée à 450 millions de dollars, au bas mot...

Devant cette analyse concise des finances de Charlotte Bingston, Bennet réprime un sourire. Même après sept ans passés dans le service développement du musée Longbourn – sept ans rythmés par des estimations, prédictions, et spéculations à

la fiabilité douteuse –, il ne peut s'empêcher d'être amusé par la passion de son employeur pour les grandes fortunes dont il suit l'évolution comme des résultats sportifs.

Plusieurs fois par jour, Meryton consulte en effet l'Index Bloomberg des Milliardaires pour ne rien louper de l'évolution du classement, et il épluche chaque matin la rubrique nécrologique des plus grands journaux en quête de noms familiers. Rien n'est plus agréable à ses yeux que la nouvelle de la mort soudaine d'un industriel quelque peu célèbre.

En tant que Directeur Exécutif de la Collection Longbourn, Meryton éprouve une certaine fierté de propriétaire à l'égard de l'institution qu'il supervise et défend depuis vingt-trois ans. Une telle ténacité est remarquable, et même s'il admire l'éternelle dévotion de son employeur pour cette noble cause, Bennet sait qu'il ne parviendra jamais à l'égaliser. Ses intentions sont bonnes, son investissement sincère, sa valeur du travail solide, et sa foi en la mission absolue... mais au bout du compte, son poste à Longbourn n'est rien de plus qu'un travail. Pas de quoi donner un sens à sa vie. Pour Bennet, il s'agit d'un moyen satisfaisant de payer son loyer, de s'offrir des verres au Minetta Tavern, et de s'acheter des costumes qui ne lui donnent pas l'air de débarquer tout juste d'un bus en provenance du fin fond du Michigan. Ceci, Meryton en est parfaitement conscient, et il s'était résigné, au fil des années, à abandonner lentement tout espoir de voir son poulain devenir un jour un grand directeur exécutif. Un bon directeur exécutif ? Peut-être. Un directeur compétent ? Sans aucun doute. Mais il ne sera jamais brillant, et certainement pas novateur. Il n'est vraiment pas assez calculateur pour ça. À la fois aveugles et réalistes, les collecteurs de fonds ne doivent pas avoir de scrupules lorsqu'il s'agit de l'argent de gens riches :

celui-ci leur appartient déjà et il suffit qu'on le dirige vers le bon compte bancaire, celui de leur musée ! Comme Meryton le lui a déjà fait remarquer avec un soupir de regret, Bennet Bethle est malheureusement pourvu d'un cœur, là où aurait dû se trouver un fichier Excel...

Le frère aîné de Bennet travaille dans le même service que lui. Malheureusement, John Bethle est lui aussi beaucoup trop gentil pour correspondre aux exigences de Meryton, mais ses attraits physiques – sa mâchoire anguleuse, ses épais cheveux blonds, sa moue affolante, ses yeux bleus pétillants – compensent largement son manque total d'instinct manipulateur. Face à tant de perfection, les esprits les plus rationnels se trouvent désarmés. Pas une mécène ne résiste à John, et avant même d'avoir eu le temps de reprendre leurs esprits et de comprendre ce qu'elles viennent d'accepter, elles sont déjà assises à son bureau, le chéquier ouvert. Mieux encore, ces dames ne sont pas les seules victimes de sa beauté ravageuse. La seconde moitié de la population se trouve généralement tout autant troublée par sa plastique, essayant certainement de lui trouver un défaut, en vain.

Dès l'instant où il a posé le regard sur John – alors penché sur la photocopieuse – Meryton a décelé le potentiel du jeune homme. Même la lueur verte peu flatteuse de la vieille machine n'est pas parvenue pas à altérer sa beauté époustouflante. Quelle héritière ne sortirait pas son chéquier devant un tel Adonis ?

Naturellement, lorsqu'il a plaidé pour assigner le jeune homme au service développement, dirigé à l'époque par la sœur d'un cinéaste célèbre, Meryton a laissé de côté toute référence à la mythologie grecque et n'a pas mentionné la « perfection plastique » de John. Il a plutôt concentré son

argumentation sur les défis auxquels devait faire face leur chère institution pour survivre aux aléas du destin.

L'argent, a-t-il avancé, est le seul moyen de garantir leur sécurité.

Et le musée Longbourn a besoin de sécurité. Abrisée dans un hôtel particulier érigé en 1902 par l'amateur d'art et grand industriel Cyrus Reginald Longbourn, qui a fait fortune dans l'acier, la collection est depuis longtemps victime du Syndrome de Désintérêt des Héritiers. Pas un des quatre arrière-petits-enfants et des dix arrière-arrière-petits-enfants du millionnaire n'a exprimé le moindre intérêt pour la préservation de son patrimoine, qui n'est à leurs yeux que le caprice d'un homme en quête d'immortalité. Ouvrir un musée dans un trou paumé comme Forest Hills ! Dans le Queens, vous imaginez ? La proposition a semblé des plus ridicules en 1913, lorsque le fonds a été établi, et elle tient dorénavant du grotesque. Quant à espérer des derniers rejetons Longbourn qu'ils continuent à alimenter la vieille monstruosité en ruine et sa collection de croûtes... l'idée est tout simplement risible.

Si ce mépris est compréhensible, il n'est pas pour autant justifié. Car les toiles en question n'ont rien de croûtes. Le Longbourn accueille en effet l'une des plus belles collections impressionnistes au monde : Monet, Pissarro, Renoir, Manet, Cézanne, Degas, Sisley, Cassatt, Morisot et Bazille... tous y sont représentés, et à profusion. Chaque année, des centaines d'intellectuels, d'historiens, de critiques et d'artistes déambulent de salle en salle avec délice et émerveillement.

Le qualificatif de « trou paumé », en revanche, n'est pas si aisément réfutable. Peu de New Yorkais dignes de ce nom sont prêts à entreprendre un périple dans le Queens pour

admirer des tableaux. Calé au bout d'une rue tranquille et bordée d'arbres, le Longbourn est bien loin des paillettes de l'Upper East Side, et beaucoup plus difficile d'accès que le centre de Manhattan. Bien sûr, cela ne décourage pas les touristes – seule espèce ne trouvant pas l'East River infranchissable – mais un succès raisonnable auprès d'une clientèle internationale ne suffit pas à s'attirer le respect à l'échelle locale. Si l'hôtel particulier s'était trouvé sur Madison Avenue, comme le Frisk, ses héritiers auraient peut-être été moins pressés de le jeter en pâture aux investisseurs.

Ou pas. Les arrière-arrière-petits-enfants de Cyrus ne cracheraient pas sur le prestige d'une institution culturelle majeure à Manhattan, certes, mais ils apprécieraient certainement davantage le pouvoir d'achat d'un gros chèque. La seule chose qui les empêche de transformer Longbourn en dix-huit appartements de luxe avec plans de travail en granit et buanderies dernier cri est une exonération d'impôt foncier, obtenue grâce à la générosité du dernier petit-enfant de Cyrus et à la sueur du front perpétuellement plissé de Mr Meryton.

Mais malgré ses vaillants efforts, Meryton ne peut pas rivaliser avec le plus puissant des adversaires : le temps. Il entend d'ici le tic-tac de l'aiguille sur le cadran.

Cette année, leur bienfaiteur, Henry Cortland Longbourn, aura quatre-vingt-six ans.

— 450 millions ! s'enthousiasme à nouveau Meryton, le regard fixé sur une montagne de dollars invisibles aussi haute que le Flatiron Building.

— John, vous devez vous y rendre immédiatement pour faire sa connaissance. Il n'y a pas de temps à perdre. Les vautours sont déjà là.

— Les vautours ? répète Bennet avec un sourire en coin. Vous voulez dire les femmes et les hommes qui font exactement la même chose que nous pour le compte d'autres institutions ?

Meryton s'empresse d'écarter tant de sentimentalisme – car il est évident que personne n'est investi d'une mission aussi importante que la leur – avant de maugréer dans sa barbe à propos de cette insouciance inappropriée. Puis il entreprend de passer en revue la concurrence, entraînant dans ses cent pas son petit corps replet – à l'allure curieusement maternelle, comme s'il avait donné naissance à cinq filles – et contournant maladroitement tables, fauteuils, et placards, qui occupent l'espace étriqué.

Un bureau n'est jamais à l'échelle de sa mission.

Tiens, en voilà une, de vérité universellement reconnue, songe Bennet.

— Je suis prêt à parier que Mr Lucas du Frisk est déjà en route, et que Mr King du Morgan hèle un taxi à la minute où je vous parle. Dépêchez-vous, John.

Un regard jeté à l'écran de son ordinateur apprend à Bennet qu'il n'est que neuf heures quinze.

— Ce n'est pas un peu tôt pour une visite ? Peut-être que John ferait mieux d'attendre midi avant de débarquer à l'improviste.

— Parce que vous croyez que Mr Lucas va attendre ? Et Mr King ? réplique Meryton avant de se cogner le genou contre le bureau de John.

Malheureusement, les collisions avec le mobilier font partie des risques du métier pour les employés du Longbourn dont les bureaux sont cantonnés aux anciens quartiers des domestiques, une enfilade de pièces minuscules dans les combles

et les sous-sols du château d'inspiration Renaissance. Le service développement des aides financières, avec sa ribambelle d'armoires à dossiers suspendus et d'imprimantes d'occasion, est confiné dans une chambre de bonne, tandis que le service éditorial et l'événementiel partagent les appartements du cocher dans l'aile opposée. Les conservateurs du musée sont consignés à la cave, dans les anciennes cuisines encore imprégnées de l'odeur du charbon et de la cendre. Meryton, qui, comme l'occupant originel des lieux, descend rarement dans ces arrière-cuisines, aime à dire que les conservateurs y sont installés pour mieux faire mijoter leurs excellentes idées. Après avoir entendu ce mot d'esprit inspiré à de multiples reprises, les principaux intéressés ont désormais du mal à esquisser ne serait-ce qu'une grimace à chaque nouvelle itération – même si, pour être honnête, ils n'étaient déjà pas franchement amusés la première fois.

Quant à Meryton, il officie depuis les quartiers de la gouvernante, une pièce trapézoïde dotée d'une petite armoire et d'immenses fenêtres avec vue sur les jardins. Situé juste à côté du service développement, son bureau siège au sommet d'un escalier en colimaçon bien trop étroit pour y installer un ascenseur. Ainsi, celui qui désire bénéficier de ce grand luxe de la modernité doit parcourir deux longs couloirs jusqu'à l'aile est.

Si John et Bennet font rarement le déplacement, Meryton n'y coupe quasiment jamais.

Tout en massant son genou endolori, le directeur exécutif insiste sur la nécessité de mettre la main sur la nouvelle locataire au plus vite.

— Je suis certain que Bingley est une femme matinale. Comment pourrait-elle dormir avec tout cet argent à dépenser ?

— Bingley ? relève John.

Bennet ne l'entend pas, trop occupé à imaginer une horde de billets sautant sur un lit et brillant comme des gosses mal élevés : « Dépense-moi ! Dépense-moi ! Dépense-moi ! »

— Oui, Charlotte Binston, tout le monde l'appelle Bingley, explique Meryton avec impatience. Ça vous arrive de lire les tabloïds parfois ? Je me demande bien ce que vous fabriquez pendant tout votre temps libre.

Cette fois-ci, Bennet ne cache pas son sourire. Son poste de Directeur des Partenariats avec les Entreprises est source de nombreuses frustrations, dont le fait quelque peu déconcertant de n'avoir aucune équipe à diriger, mais les excentricités de son patron sont un véritable divertissement – il tient d'ailleurs plus du fou du roi que du PDG.

— Pourquoi ne lui enverrais-je pas dès maintenant des fleurs du jardin, avant de lui rendre visite cet après-midi ? propose calmement John.

Meryton s'offusque immédiatement de cette suggestion parfaitement raisonnable.

— Des fleurs du jardin ? Vous avez perdu la tête ? Je vois d'ici nos trois pâquerettes anémiques à côté du bouquet monumental de roses rouges envoyé par le MET, ou des orchidées divines du MOMA.

Un frisson d'horreur le parcourt, puis il reprend, catégorique :

— C'est hors de question.

Le frisson exagéré – comme presque tout chez Meryton – est empreint d'une théâtralité superflue, mais Bennet doit bien reconnaître que son patron a raison sur un point : le Longbourn n'a pas les ressources nécessaires pour rivaliser avec les poids lourds du milieu. Il a cependant quelques atouts.

— Je crois que John tient quelque chose avec l'angle du local. On est à deux pas des meilleures pâtisseries artisanales

de la ville. Quinny vient de recevoir le prix de la brasserie indépendante du *New York Times* et Whitesone Baking Co. est en tête du classement des cookies Black and White depuis trois ans.

— Sans compter que la chaîne HBO a diffusé un reportage sur l'usine de pickles Astor récemment, renchérit John. On pourrait lui faire un panier garni des meilleurs produits du Queens. Super idée, Bennet !

Meryton hoche lentement la tête, reclinant à concéder la sagesse d'une exploitation de leurs atouts locaux. Le Longbourn ne peut pas compter sur sa force seule pour l'emporter ; intelligence et astuce sont donc de rigueur.

— C'est d'accord. Composez-moi un panier et faites-le livrer avant midi. Et mettez-y une note manuscrite pour lui proposer une visite privée de la collection à sa convenance, ainsi qu'une invitation au gala de la semaine prochaine.

— Oui, bien sûr, répond docilement John, sans se formaliser du ton condescendant.

Après toutes ses années, son patron persiste à le traiter comme un bleu qui n'a jamais courtsé une donatrice potentielle.

À trente ans, John travaille au sein du service depuis plus de neuf ans déjà, et en est le Directeur de la Politique Mécénat depuis au moins cinq. Il connaît parfaitement son affaire. Mais il sait aussi que son patron a du mal à accepter qu'on puisse être aussi compétent que lui.

— Je vais aussi l'inviter à déjeuner dans le grand salon des mécènes, ajoute-t-il.

— Oui, oui, approuve Meryton en prenant appui sur le bureau de John. C'est une attention charmante. Et n'oubliez pas de lui parler du comité qu'elle va pouvoir présider.

John lève la tête des notes qu'il rédige pour lui-même, l'air perplexe.

— Quel comité ?

Très bonne question. Alors que les méninges de Meryton s'activent, ses doigts pianotent sur la table.

— Que pensez-vous du comité du Cercle de Diamant ?

John secoue la tête.

— On l'a déjà confié à Gloria Carlsberg le mois dernier.

À ces mots surgit dans l'esprit de Meryton l'image de la gamine. Gros menton, et encore plus gros compte en banque, car papa, membre du conseil d'administration, est aussi un requin de la finance installé en Amérique du Sud.

— Ah oui, Gloria. Elle y fait un travail fantastique.

— Et le Cercle d'Or ? suggère Bennet sans grand espoir de peser dans la discussion.

La distribution de présidences de comités aussi insignifiants que précipitamment créés est une activité bimensuelle au Longbourn. D'après Meryton, la vanité est la plus efficace des motivations : persuadez une jeune femme en vue d'apposer son nom à un événement, et elle remuera ciel et terre pour assurer son succès. C'est aussi un très bon moyen de mettre la main sur son carnet d'adresses. Les it-girls ne parrainent que rarement des événements pour la Longbourn Collection, mais lorsqu'elles le font, le musée empoche des milliers de dollars en publicité gratuite et dotations considérables. Il faut dire que les nouveaux arrivants ont tendance à être plus généreux que les anciens – qui en ont assez d'être sollicités à chaque fois qu'une brique se décroche de la façade.

Sans surprise, John écarte aussitôt la suggestion en rappelant qu'une autre héritière – Shia Haines – siège déjà au Comité d'Or.

— Et le platine ? tente à nouveau Bennet.

— Josie Chow, répond Meryton du tac au tac.

— Le titane ? propose Bennet après s'être creusé la tête en quête de métaux plus rares.

Meryton prend immédiatement un air effaré.

— On parle d'une héritière, pas d'un club de golf !

— L'argent.

— Vous pourriez aussi bien lui proposer la présidence de la Société Bouh la Gadoue, réplique Meryton avec humeur.

Amusé par le défi, Bennet décide de passer à la vitesse supérieure.

— Qu'est-ce que vous pensez du comité du Cercle Centennal des Bienfaiteurs, chargé de l'organisation des célébrations anniversaires pour les cent ans de la collection ? On va frapper fort avec ça !

— On a frappé fort... Quand on l'a lancé il y a deux ans, lui rappelle John.

— Elle n'est pas obligée de le savoir, réplique Bennet en haussant les épaules.

— L'image que tu as des héritières est affligeante. Elles ne sont pas toutes écervelées, tu sais.

Bennet repense à la dernière riche héritière qui a croisé son chemin – Miss Haines, dont le chihuahua glabre avait son propre assistant personnel et un rendez-vous pédicure hebdomadaire au Plaza des Toutous. Peu désireux de lui céder sur ce point, mais connaissant la tendance de John à voir le meilleur en chacun, il admet avoir peut-être émis un jugement trop sévère.

— Mais la grande majorité d'entre elles est trop occupée à poster des selfies sur Instagram ou à créer des lignes de parfums de supermarché pour trouver des idées qui pourraient

nous servir. Et s'il en existe une qui ait eu le bon sens d'engager un professionnel pour gérer sa fortune, et pas sa meilleure copine Bitsy parce qu'elles sont dans la même sororité, j'attends encore de la rencontrer.

Pour interrompre ce bavardage vite devenu lassant, Meryton toque trois fois sur le bureau de Bennet.

— Tic-tac, tic-tac, messieurs, les réprimande-t-il avant de rejoindre le seuil en deux enjambées. Trouvez-moi un comité et envoyez-moi ce panier garni au Netherfield sur-le-champ. Il n'y a pas de temps à perdre. Et ne sous-estimez pas les sororités, Bennet. Ces sociétés illustres nous ont fourni certaines de nos meilleures présidentes de comité.

Sur cette déclaration, Meryton s'en va regagner son bureau pour s'assurer derrière l'écran de son ordinateur que le père de Charlotte Bingley n'est pas descendu dans le classement des milliardaires. Ah, ouf, le voilà – fidèle à son rang, trois cent quatre-vingt-quinzième.

CHAPITRE 2

Le premier panier arrivé est celui du Longbourn. Officiellement, une campagne de levée de fonds n'est pas une compétition. Sauf que, dans les faits, le premier arrivé au porte-monnaie l'emporte, et rien ne ravit davantage Meryton que d'apprendre que son équipe est en tête de la course.

— Un coursier a livré le panier à 11 h 45, confirme John. Larissa, la responsable de l'accueil, m'a assuré qu'elle n'avait rien reçu depuis son arrivée hier à 19 h 39. J'avais justement l'intention de la rappeler, mais si vous préférez que nous fassions une réunion pour discuter de la prochaine étape, je serais ravi de reporter.

Si rien n'aurait plus enchanté Meryton que de fournir à John le script de sa conversation future avec Mrs Bingston, l'expérience lui a appris depuis longtemps qu'il faut battre le fer tant qu'il est encore chaud.

— Non, non, poursuivez. Il faut toujours saisir l'opportunité lorsqu'elle se présente.

Avec un signe de tête, John décroche son téléphone. Par chance, Larissa répond, et s'ensuit une conversation charmante

sur les ornithophiles de Central Park que les températures de la mi-mars font inmanquablement revenir.

À quelques mètres de là, Meryton – qui ne saurait nier l'intérêt d'avoir dans sa poche la responsable de l'accueil du Netherfield – ne proteste pas lorsque la discussion dérive vers l'étang aux petits bateaux télécommandés. Au contraire, il s'empare d'un stylo pour griffonner quelques mots – nouvel ours polaire, zoo, afflux d'enfants – sur un post-it qu'il s'empresse de tendre à John. Ce dernier y jette un bref coup d'œil avant de hocher la tête.

Habitué à ce mode de communication instauré par le directeur exécutif aux talents indénombrables, Bennet vole au secours de son frère :

— J'avais rendez-vous avec Martindale de chez Venture Marts ce matin, et je ne suis pas certain du ton à adopter dans le mail de remerciements. Vous pensez qu'il vaut mieux la jouer un peu lèche-bottes ou rester strictement professionnel ?

Immédiatement, Meryton accourt au bureau de Bennet, l'en déloge d'un geste autoritaire, et s'installe dans son fauteuil pour prendre en main le problème. Sans plus de formalités, il se plonge dans l'écran et entreprend de reformuler entièrement la missive pour la faire correspondre à sa propre idée d'une opération de prospection. Amusé, Bennet regarde les mains de son supérieur s'activer sur le clavier. Mission diversion accomplie : avec une si haute estime de ses propres compétences, jamais Meryton n'aurait laissé un employé faire correctement ce que lui-même peut faire à la perfection.

Obnubilé par le mail de Bennet au représentant d'un magasin de grande surface, Meryton ne remarque même pas que John a raccroché.

— Un peu lèche-bottes... beaucoup, oui ! maugrée-t-il avec dédain. Les investisseurs n'attendent qu'une chose : une surenchère de louanges en échange de leur engagement potentiel. Croyez-moi, c'est la clé du succès. Premier paragraphe, vous témoignez de votre enthousiasme. Deuxième paragraphe, vous flattez leur ego. Exemple : *le projet ne saurait voir le jour sans votre participation, et jamais nous n'aurions pu faire plus beau rêve que celui de l'intérêt que vous voulez bien nous porter...* Vous voyez le tableau. Toujours noyer l'objectif sous les compliments, pour qu'ils ne voient pas venir la demande de financement.

Bennet – qui avait heureusement pensé à enregistrer sa première version avant de solliciter les conseils de son supérieur – approuve vigoureusement :

— Je tâcherai de m'en souvenir.

— Oui, faites donc, répond Meryton en se levant.

C'est alors seulement qu'il remarque que John n'est plus au téléphone.

— Eh bien ? Qu'est-ce qu'elle a dit ? A-t-elle l'intention de venir ? Elle a déjà rencontré Mr Lucas ? Est-ce qu'elle veut une visite privée ?

— J'ai eu son assistante, Mitzy, répond John en adressant un regard complice à son frère.

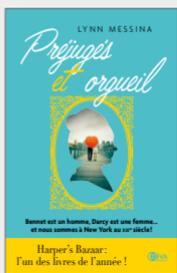
Bennet sourit et murmure :

— Mitzy, Bitsy... encore un nom de lapin.

— Son assistante ? répète Meryton, visiblement déçu par la nouvelle.

— Oui, mais, s'empresse d'ajouter John, d'après elle, Miss Bingston attend avec impatience le gala de mercredi prochain, et viendra accompagnée de plusieurs amis. Elle ne connaît pas encore le nombre exact.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Préjugés et orgueil

Lynn Messina



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

